
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/3 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.3.61467

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

demiker war noch gering. Die niedrige Buch- und Zeitungsproduktion bot ihnen nur ein schmales Aktivitätsfeld. Der Staat zog den Intellektuellen durch Zensur und andere Kontrollen überall scharfe Grenzen. Die Intellektuellen versuchten deshalb in ihren verschiedenen Selbstdefinitionen Elemente der Aufklärung mit Anpassungen an die Revolutionsängste der Regierungen zu verbinden. Ihr Selbstverständnis war deshalb oft schillernd und widersprüchlich. Charle läßt die verschiedenen Versuche der Selbstdefinition der europäischen Intellektuellen Revue passieren: das englische Selbstbild der »clericy«, das französische Selbstverständnis als Dichter, als Künstler oder auch als neuer Messias, das deutsche Selbstverständnis des Gelehrten. Erst am Ende dieser Epoche, während der Revolution von 1848, entstand für die Intellektuellen die Möglichkeit, ihre Konzepte zu verwirklichen, eine einzigartige Chance, die freilich ein kurzer Traum blieb.

In der zweiten Hälfte des langen 19. Jh., in der »Zeit des Sammelns« zwischen 1860 und 1914, expandierte der Markt der Intellektuellen. Die jährliche Buchproduktion, die Zahl der Studenten und damit der potentiellen Leser, auch die Zahl der Intellektuellen nahm in dieser Epoche stark zu. Die Massenpresse entstand. Die neuen Chancen wurden allerdings von den Intellektuellen unterschiedlich genutzt und spalteten die Intellektuellen: Sie erzeugten Optimismus bei Erfolgsautoren wie Emile Zola, dem Inbegriff des Intellektuellen, der zu den Spitzenverdienern Frankreichs gehörte; die neuen Chancen erzeugten aber auch Ängste vor der Vermassung und vor dem Verlust von Standards. Das Selbstverständnis und die Strategie der Intellektuellen richtete sich erst in dieser Epoche voll auf die Autonomie der intellektuellen Tätigkeit. Erst damals entstanden die bis heute üblichen, kollektiven Manifeste und Proteste von Intellektuellen, die darüber hinaus stärker als in der ersten Hälfte des 19. Jh. an allgemeinen Menschenrechten ausgerichtet waren. Gleichzeitig zeichneten sich in dieser Epoche neue Gefahren für die Autonomie des Intellektuellen ab, vor allem die Disziplinierung der Intellektuellen in modernen, antidemokratischen Massenbewegungen, ein fundamentales Dilemma der Intellektuellen auch des 20. Jh.

Dieses Buch, das auch in Deutsch (unter dem Titel »Vordenker der Moderne. Die Intellektuellen im 19. Jh., Frankfurt 1996) erschien, ist eine Pionierleistung in verschiedener Hinsicht: Es behandelt die Intellektuellen mit einem aus langjähriger Praxis entwickelten, durchdachten empirischen Konzept, das vielleicht in Deutschland, in dem der »Intellektuelle« auch seine Geschichte als Schimpfwort hat, etwas stärker hätte expliziert werden können. Das Buch verbindet in überzeugender Weise Kultur- und Sozialgeschichte und überbrückt die oft etwas künstlich erscheinende Konfrontation zwischen diesen zwei historischen Blickwinkeln. Es ist eine gelungene, kurze, vergleichende Geschichte der europäischen Intellektuellen, in der Europa nicht einfach als geographischer Tummelplatz kontrastierender Nationaltypen verstanden wird, sondern neben den nationalen Unterschieden auch die kulturelle europäische Einheit erkennbar ist.

Hartmut KÄELBLE, Berlin

Horst FUHRMANN, »Sind eben alles Menschen gewesen«. Gelehrtenleben im 19. und 20. Jahrhundert. Dargestellt am Beispiel der Monumenta Germaniae Historica und ihrer Mitarbeiter, unter Mitarbeit von Markus WESCHE, München (C. H. Beck) 1996, 218 p.

Les Monumenta Germaniae Historica sont l'entreprise historiographique la plus longue à laquelle il ait été donné à l'historiographie allemande de se consacrer. Il s'agit aussi d'une entreprise qui, comme son nom l'indique, a particulièrement soumis ses artisans à un effort collectif de construction de la nation allemande. Aussi l'ouvrage de Horst Fuhrmann, qui fut président de l'Institut des *Monumenta*, présente-t-il pour l'historien du métier d'historien un intérêt tout particulier, même si un corpus aussi volumineux que celui qu'il aborde ne peut être exhaustivement analysé dans l'espace de 200 pages. Fondés en 1819 par

le baron et ministre prussien von Stein, les *Monumenta* virent dès 1826 la sortie d'un premier volume consacré aux Annales et chroniques de l'époque carolingienne. Une société d'étude de l'histoire ancienne, fondée en 1815 et adoptant pour devise «sanctus amor patriae dat animum», servit initialement de lien entre les collaborateurs à cet effort de collection des témoignages primitifs sur l'histoire de l'Allemagne. Sans aucun doute les *Monumenta* furent l'expression d'un esprit national exacerbé, lié aux Guerres de libération. Au demeurant la France, avec un recueil parallèle de documents pour servir à l'histoire de France, utilisait-elle aussi, sous la Monarchie de Juillet, des sources médiévales pour étayer l'idée de nation française. Ce qui est étonnant, c'est qu'un tel projet, lourdement déterminé par des présupposés politiques et nationaux, fut durant près de deux siècles le lieu où put s'affirmer une érudition très désintéressée et intégrant toutes les composantes de la culture allemande, y compris les savants juifs. Les paradoxes qui jalonnent cette longue histoire commencent lorsqu'on voit le tsar de Russie Alexandre I^{er} proposer à un Freiherr von Stein de financer l'intégralité d'un projet pour lequel les bailleurs de fonds allemands se font rares. Un autre paradoxe tient au fait que les explorations documentaires des historiens d'esprit national commencent à la Bibliothèque nationale à Paris où en 1820-1821 pas moins de 14 copistes prennent des notes sur une mémoire allemande exilée. Certes une entreprise nationale ne pouvait manquer dans les années 1820 de s'assurer du concours de Goethe. Pourtant celui-ci semble ne jamais avoir ni acheté ni emprunté le moindre volume de la série. Sous la conduite de l'historien et bibliothécaire berlinois Georg Heinrich Pertz le siège des *Monumenta* passa de Francfort à la Bibliothèque royale de Berlin (1842) et une revue fut mise en place. Douze volumes de la revue et vingt-quatre in-folio des *Monumenta* avaient été publiés à la fin de l'ère de Pertz. Les premiers collaborateurs sont des voyageurs qui, à l'instar de Ludwig Bethmann, parcourent les bibliothèques entre Londres et Istamboul à la recherche de manuscrits oubliés dont ils assurent la description. Ils sont les véritables collecteurs d'une mémoire nationale dispersée. A la suite du tyrannique Pertz, Theodor Mommsen organisa une direction plus collégiale dont la présidence revint d'abord au gendre de Schelling l'ancien quarante-huitard et historien des constitutions allemandes Georg Waitz. Il est particulièrement intéressant d'observer que les *Monumenta*, dans les périodes critiques de l'histoire allemande, et notamment sous le national-socialisme, ont réussi à contourner les personnalités les plus impliquées dans les formes exacerbées du nationalisme. Au S. S. Karl August Eckhardt, qui ne devait pourtant pas sa chaire d'histoire du droit à ses choix politiques et avait été pressenti par le président de l'époque weimarienne Paul Fridolin Kehr, on préféra pour les fonctions de nouveau président l'archiviste peu connu Wilhelm Engel. Avec Ernst Perels et Wilhelm Levinson, avec Philipp Jaffé et Harry Bresslau, qui fut le premier historien des *Monumenta*, l'ampleur des contributions d'érudits juifs apparaît tout à fait importante. Horst Fuhrmann observe cependant que l'entreprise prestigieuse des *Monumenta* est loin d'avoir assuré à tous les collaborateurs une voie royale vers une chaire dans une grande université, le travail d'analyse philologique ayant toujours été considéré avec une certaine condescendance. C'est que les *Monumenta* représentaient d'emblée un type de recherche historique moderne et collective, où l'atelier, l'institut, qu'il soit situé à Berlin ou, comme actuellement, à Munich, est le véritable lieu de production des connaissances, c'est-à-dire, de textes édités selon les règles de la philologie la plus exigeante. Une riche iconographie, quelques archives citées en annexe, un index très précis et une abondante bibliographie contribuent à faire de l'ouvrage un très utile travail sur le métier d'historien en Allemagne, ses mythes fondateurs, ses continuités et ses ruptures.

Michel ESPAGNE, Paris